

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alix GAY

L'autre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 255-260

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'AUTRE

Il n'était point leur enfant, mais ils l'avaient élevé et nourri, les deux rudes paysans, comme s'il eût été leur.

Un matin d'hiver, où Joseph-Louis sortait de la ferme pour se diriger vers l'étable, un faible cri, une sorte de vagissement l'avait attiré dans la direction du jardin, et bientôt son pied avait heurté quelque chose de mou, quelque chose qui avait répété le premier cri entendu.

C'était bien un enfant, pauvre petite créature, geignant, la poitrine soulevée par intervalles d'une toux qu'on entendait à peine.

Pauvre être chétif dont la venue en ce monde n'avait dû être accueillie que par des malédictions. Pas un mot, une prière ou une indication n'accompagnait l'étrange paquet... Rien que ce bébé malingre posé dans un mauvais linge sur la terre froide

Joseph-Louis, un peu bouleversé, mais sans vouloir se départir de son calme inaltérable, avait hêlé de sa grosse voix creuse : « Justine ! Justine ! Viens-t-en ramasser ce que j'ai trouvé là ! » La brave paysanne était accourue ; mais lorsqu'elle avait vu la trouvaille, elle avait été saisie d'une émotion indescriptible. Ses bras s'étaient levés vers le ciel, puis étaient retombés

paralysés le long de son corps : elle avait regardé l'enfant, puis son mari; puis de nouveau l'informe petit être avait ouvert la bouche pour parler, et les paroles avaient expiré sur ses lèvres. Pourtant Joseph-Louis, d'une voix résolue, était intervenu.

« Eh ! bien, faut croire que c'est Dieu qui le veut !... ce marmot-là nous remplacera celui que nous avons perdu... Prenons-le, Justine! » Celle-ci, les joues décolorées, s'était baissée, avait ramassé le petit abandonné, puis seule, d'un pas d'automate, était rentrée dans la ferme... Toute la matinée elle avait fouillé ses tiroirs pour réunir quelques débris d'un petit trousseau, précieuses reliques du trésor qui lui avait été ravi à peine hors de ses langes, un charmant enfant qu'elle n'avait cessé de pleurer depuis dix ans...

Puis elle était montée au grenier pour en descendre une minuscule couchette. Le pied en était usé par son pied à elle, à force de bercer ce fils qui, pendant un temps court comme un beau rêve, avait été son orgueil, l'objet de toutes ses pensées !...

Et maintenant, en revoyant ce berceau dans lequel il avait dormi, essayé son premier sourire, une douleur aigüe, sauvage, la mordait au cœur: « Le remplacer, lui !... Ce petit inconnu à sa place ! Non, non, je ne peux pas, je ne dois pas !

... Pourquoi m'a-t-il dit aussi, Joseph-Louis, que cet étranger nous remplacerait notre Léon ?... Non, non., c'est mal ; notre enfant en pleurerait là haut !... »

Une faible plainte partie de la salle basse avait réveillé chez la pauvre mère d'autres sentiments. Dès ce jour, elle s'était dévouée sans réserve à l'orphelin,

mais sans affection, sans tendresse... Simplement parce qu'elle voyait là un devoir, une œuvre d'humanité.

Jamais une caresse, un baiser sur le front de l'enfant adoptif devenu grandelet. Souvent son mari, sentant cet isolement, reprochait à Justine sa froideur : « Vas-tu me dire que je suis mauvaise pour lui à présent ?... Il ne manque pas de chose chez nous, il me semble !— Je ne dis pas... je ne dis... Mais un petit être comme lui, ça se passerait plus volontiers de soupe que de « douceries »,

Joseph-Louis n'avait pas trouvé d'autres mots pour exprimer sa pensée du moment.

« Eh ! bien, fais-lui en, toi, des caresses, si tu le trouves nécessaire ! Pour moi, c'est plus fort que ma volonté ; je ne peux pas... il ne te fallait pas aussi me dire qu'il remplacerait « l'autre ».

Deux ou trois fois encore plus tard, Joseph-Louis essaya d'inspirer à sa femme pour le marmot une tendresse qu'il sentait en lui-même, mais que sa nature se refusait à exprimer. Hélas ! toujours en vain !

L'enfant trouvé grandissait, mais le sourire était distrait, ses grands yeux tristes se perdaient souvent à poursuivre vers le bleu du ciel une vision imaginaire. Parfois, assis dans la cuisine, dissimulé dans le coin le plus obscur son regard ne quittait pas la fermière dans ses allées et venues autour du foyer. Si par hasard celle-ci venait à s'apercevoir de sa présence elle lui jetait d'un ton rude :

« Qu'as-tu à me regarder ainsi avec des yeux de l'autre monde ?... Va-t-en jouer dehors ou bien aider au père »... — « Papa n'a pas besoin de moi et je m'amuse bien mieux à vous regarder si je ne vous gêne pas. »

... Elle grommelait quelque chose comme un acquiescement et les jours passaient... et l'enfant isolé, à qui

il ne manquait rien, rien sinon quelques caresses, une affection manifestée, pâlisait de jour en jour davantage sous l'éclat plus vif de ses grands yeux mélancoliques. Une petite toux qui ne l'avait pas abandonné depuis le matin où Joseph-Louis l'avait découvert sur la terre glacée s'accroissait, se faisait plus fréquente.

Le pauvrelet dépérissant à vue d'œil, on s'inquiéta, on doubla la ration de lait matin et soir : puis, comme il se fatiguait à tout, on lui interdit les petits services qu'il rendait dans la ferme au sortir de l'école.

Mais les bons soins n'ayant aucun résultat sur l'enfant on emmena celui-ci sur le char de la ferme, un jour de marché que Joseph-Louis se rendait à la ville. On consulta un médecin qui hocha la tête d'un air de doute après avoir ausculté le petit....

Joseph-Louis s'en revint le front soucieux. Le soir, dans la salle basse, il appela sa femme à l'écart; tous deux, le regard attristé, causèrent longtemps tandis qu'ils croyaient l'enfant endormi.

Justine le soigna comme s'il eût été sien. A force de dévouement, il lui semblait qu'elle en venait à l'aider. Volontiers elle eût donné bien des choses pour lui conserver la vie; et cependant, elle restait froide à son égard à cause de « l'autre » qu'elle voyait sans cesse entre eux deux ; elle prodiguait à l'enfant ses soins et ses peines, mais jamais ne se baissait sur son front pour un baiser.

Le petit malade ayant été pris de délire, on appela le médecin qui s'en alla disant : » C'est une affaire de temps... La maladie n'est pas grave en elle-même, mais l'enfant n'a pas de résistance... on dirait que rien ne le retient en ce monde ».

Un soir, au milieu d'un accès de toux déchirante, durant lequel Justine soutenait l'enfant dans ses bras,

celui-ci devint si décomposé qu'elle le crut parti : elle eut peur et regretta de n'avoir pas retenu son mari auprès d'elle.

Puis peu à peu le calme réapparut, mais toujours, comme en un râle, se soulevait la pauvre petite poitrine ; les yeux du malade étaient angoissés, une expression de désespérance y passait de temps à autre tandis que dans la chambre basse, comme autrefois dans la sombre cuisine ils ne quittaient pas le visage fermé de sa mère adoptive. Celle-ci debout près du petit lit, une tasse de tisane à la main, semblait attendre que l'enfant se décidât à y poser ses lèvres.

« Maman... » hasarda comme en un souffle, la petite voix timide. Justine tressaillit. Ce mot, dans la bouche de l'enfant trouvé, elle n'avait pu s'habituer à l'entendre sans souffrir.

« Maman... » répéta le pauvre malade. — Veux-tu de la tisane, Jacques ? Tiens, bois, tu seras mieux après.

Il eut un geste découragé, il hésita, puis docilement avala une gorgée.

Une demi-heure s'écoula. L'on n'entendait dans la chambre mal éclairée que la respiration de plus en plus haletante, partant du petit lit... Justine tricotait nerveusement près de la lampe.

« Maman... recommença plus résolue la petite voix.. — Que veux-tu, petit ? La mère s'approcha. — Maman ce n'était pas la tisane que je voulais... c'était... c'était... — Quoi donc ? Que voulais-tu ? Dis-le petit ! — Jacques passa la main sur son front moite : » Mon Dieu ! vous ne voudrez pas !... c'était, c'était que vous m'embrassiez là, une fois, une fois seulement avant...

Justine tomba à genoux devant la couchette qui avait été celle de « l'autre », mais aucune image ne vint se

mettre entre elle et le petit mourant : elle prit à deux mains la tête défaillante et la baisa longuement... Les grands yeux de l'enfant, ouverts en une béatitude inexprimable, brillèrent... puis tout à coup se voilèrent, un spasme souleva tout le petit corps....

Le pauvre n'était plus...

ELIME